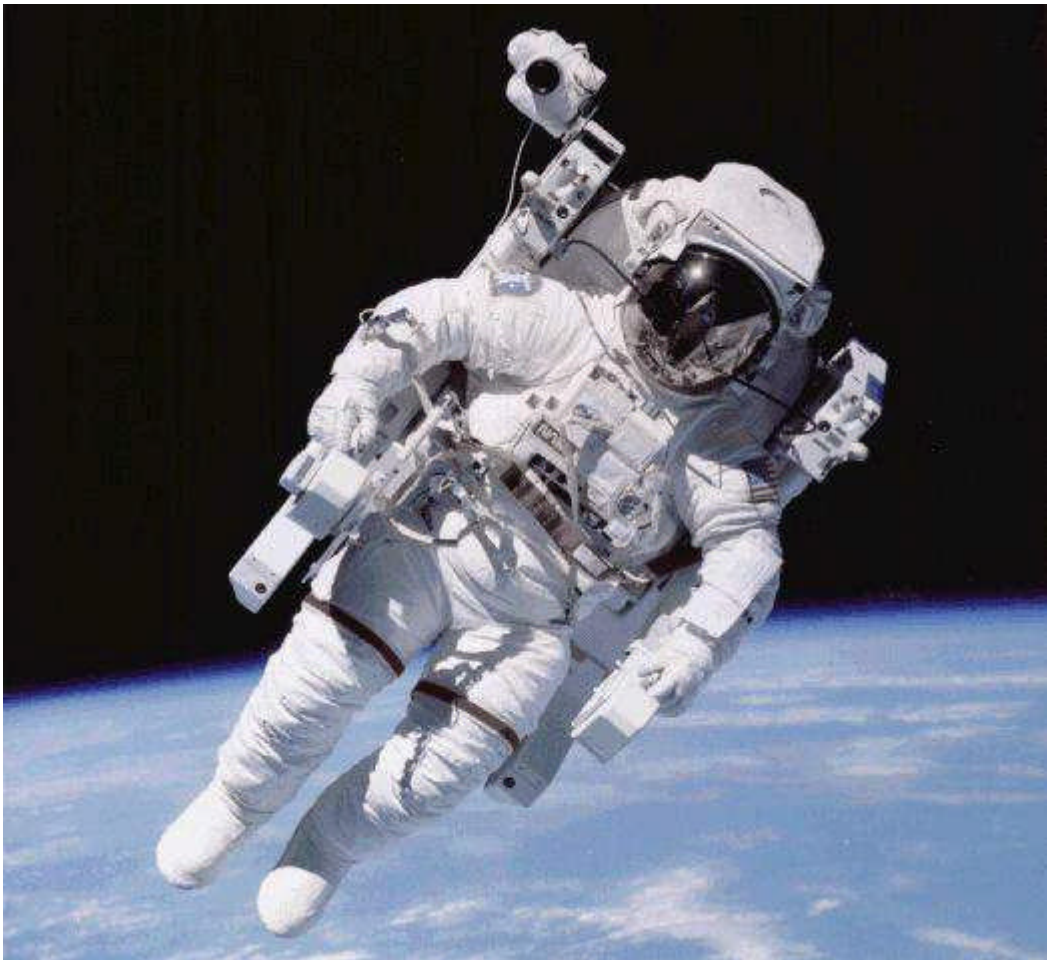


MAINTENANT

(extraits de *Miroir amer*)



Stéphane Zagdanski

« Tombe-matrice ou matrice-tombe - ça revient au même. »

William Faulkner, *Les Palmiers sauvages*

MAINTENANT

- Pierre... les pierres...

- Quoi... dis-je doucement en laissant ma voix s'éructer un passage à travers une gaine de gravier aigre.

"Quoi?" dis-je à nouveau après m'être raclé la gorge, un peu honteux de ce timbre d'outre-tombe. Profitant de ma somnolence, quelque chose a tissé ses brindilles acides, plaqué sa pelotte de pétilllements au fond de mon palais anesthésié.

Pourtant, au mois de mai, le jardin du Luxembourg est une résurrection. Le soleil vaporise son étincelante tiédeur à travers les branches hirsutes des marronniers, traverse les dossiers écaillés des chaises de métal vert, effleure les corps imperturbables des rugueuses reines blanches, inonde les parterres multicolores de fleurs hilares, orgueilleusement insensibles à la fadeur des propos qui se tiennent dans les fraîches entrailles d'ombre du mastodonte de pierre, le Sénat, à dix pas de leur vitalité splendide. Comme si les mots n'avaient été inventés que pour commenter leur sourire de soie, féliciter leur éclosion de coloris incoercibles, vanter leur gloire de crêpe, faire écho à l'éclat rayonnant de leur joie muette. Ce à quoi seuls parviennent, en réalité, les enfants éparpillés dont les cris cisailent de part en part le large cadran horizontal du bassin, avec une insouciance similaire, une victoire spontanée et cruelle, comme celle des fleurs, comme celle de tous ceux à qui la mort n'a jamais tendu son miroir embué de cendre froide.

Nous avons franchi les grilles du jardin, nous nous sommes promenés, ma femme et mon fils me donnant chacun la main. On pouvait palper la flottaison des particules de lumière.

Puis le vent tiède s'est mis à souffler, et un matelas d'air mou s'est interposé entre nous. Quelque chose de tranquille, de froid, recroquevillé en une masse spongieuse au creux de mon estomac, m'empêche de partager la tiédeur aérienne de

leur bonheur. Une volute mobile de distorsion transparente s'élève depuis le sol pour dresser son vitreux paravent, où que nous allions, entre eux deux et moi.

Nous avons dépassé les joueurs d'échecs qui frappent avec nervosité à tour de rôle sur des chronomètres jumelés dans une chappe de bois clair, tels les jaquemarts géants d'une invisible horloge mentale. A mon passage leurs gestes se sont ralentis, comme pris dans une pâte de verre encore en fusion mais déjà en train de refroidir, de se durcir irréversiblement. Ils se ramassaient ainsi à chacun de mes pas autour de leurs propres pions beiges et bruns en un groupuscule immobile de méditation murmurante.

Puis ce furent les joueurs de tennis, derrière les hauts grillages, dont les coups duveteux s'amortissaient d'eux-mêmes avant de franchir, étouffés, la cire de mes oreilles.

Puis les adolescents noirs, gracieux, longilignes, sombres, ombrageux, graves et concentrés, qui s'échangent en bondissant un ballon de basket, noir aussi, granuleux, dur et gorgé comme un pamplemousse de ténèbres.

Puis les enfants, et le mien, heureux et apeurés sur les dos des poneys.

Tout m'a semblé englué dans une moelleuse opacité sonore, figé à l'extérieur du manteau fluide dont le vent tiède a entouré mon corps.

Nous nous sommes assis, tournant le dos aux portes vitrées du Sénat. Claire a ouvert son livre contenant les pensées de Gauguin, Avant et Après, a lissé une fois sa robe courte en coton bordeaux à fleurs blanches, a penché une fois son beau visage ovale en arrière, s'est laissé lapper par la nappe de lumière, puis elle s'est mise à lire. Élie, vêtu de son pull en tricot orné d'une montgolfière verte dont la nacelle est une poche d'où peut s'extirper un petit lapin blanc, en tricot aussi, rattaché au pull par une tresse de laine rouge, s'est accroupi sur le gravier et s'est mis à se raconter une histoire à voix haute tout en manipulant sa Ferrari en plastique noir.

Et je me suis assoupi.

- Pierre, explique au petit qu'il ne faut pas lancer des pierres vers les gens.
- Viens mon chéri, laisse les pierres, nous allons louer un bateau.

Je trébuche de deux pas en me levant de ma chaise. Pendant à peine une seconde le poids du métal a été aspiré par mon mouvement ascendant avant de se rabattre vers sa masse initiale avec une violence élastique, me rendant à ma légèreté, ou plutôt à cette gravité depuis si longtemps agglomérée à mon être que j'en ai oublié l'existence, de sorte que c'est cet oubli, rappelé à moi avec la brusquerie d'une saute de vent, qui me fait tituber comme s'il me frappait dans le dos à l'aide d'une fronde.

Sur le bassin, la brise fait filer le bateau d'Élie. Il doit courir pour ne pas se laisser distancer, tenant absolument à accueillir son jouet à l'autre extrémité du miroir d'eau. J'accompagne du regard les mouvements en arcs de cercle précipités de mon fils, accomplissant, en fonction des zigzags du vent et du bateau, des allers et retours avec l'irrégularité piaillante d'un pendule affranchi de ses propres lois qui testerait plusieurs cadences, comme on envisage plusieurs destinations pour un voyage, avant de décider quelle nouvelle temporalité va lui dicter son nouveau rythme.

Je parcours ainsi de l'Observatoire au Sénat en me repassant les images engourdies des joueurs d'échecs, de tennis, de basket, les enfants sur les poneys, puis dans l'autre sens - Élie vient de bifurquer - les balustrades qui encerclent le large escalier, le kiosque à musique désert sous les marronniers, le café et ses clients attablés comme des silhouettes de carton peint, les étudiantes en train de lire sur les fauteuils épars, les reines glacées dans leur mort de marbre et, dissimulé entre les faunes fugaces et la faste fontaine, un poirier sauvage aux mêmes fleurs cruciformes que celles de la robe de Claire - chacune imitant la petite hélice rouge palpitante des chronomètres d'échecs -, sur lequel un moineau s'est posé. Solitaire poire de plumes brunes et noires, il attend son heure, comme si la métamorphose des fleurs en fruits était imminente, ou comme s'il avait tout son temps.

Un cri de femme s'engouffre soudain telle une lame dans le fourreau exigü des voix d'enfants.

Je tourne la tête, c'est Élie, allongé sur le rebord du bassin, qui essaye de récupérer son navire affalé dans l'eau sale, encerclé de canards. Je m'accroupis en un éclair pour rattraper mon fils - c'est facile d'être prompt, tout va si lentement -, puis je me penche à mon tour, m'allonge sur le rebord chaud et lisse, relève le bateau, le soulève hors du liquide, l'égoutte, le relance sans entendre ce que vocifère la femme au cri de couteau.

Je me relève doucement, et quelque chose arrive.

Tout s'accélère, ou plutôt tout réintègre son rythme, tandis que la masse d'aigreur molle et froide remonte de mon estomac à mes lèvres. Je m'écarte du bassin. Élie est déjà plus loin, en train de parler avec une petite fille devant un parterre. J'ai encore le temps, avant de tomber en avant, un bras appuyé sur le dossier d'un fauteuil de fer, de voir distinctement Claire, une cigarette aux lèvres, plongée dans son Gauguin, et d'avoir une dernière pensée pour la froide désapprobation des reines rigides, là-haut, en surplomb, comme les bijoux espacés d'une immense couronne. Je vomis une longue coulée d'un jus d'orange avalé pourtant depuis plusieurs heures, puis une autre, pétillante et âcre, pénible et salvatrice. Je regarde la flaque visqueuse pailletée de pulpe sale, résidu écœurant d'une alchimie inachevée, je crache un dernier filament d'aigreur, toujours courbé en deux, attendant que ma nausée se dissipe avec la flaque constellée de grumeaux oranges que le gravier gris absorbe lentement.

Je pense: Il fallait bien que tout cela remonte un jour à la surface.

Ma vie est sans histoire.

J'ai été conçu, je suis né, je travaille, et je trépasserai sans doute dissimulé derrière le titanesque miroir sans tain que forme la façade argentée de l'hôpital Rembrandt.

La seule ombre au tableau, en somme, est celle de mon nom: PIERRE ASOMO. La porte de l'aquarium illuminé qui me sert de labo, à l'étage Neurologie, section Tests, couloir Efficience Intellectuelle, est placée face au permanent feu froid d'un halogène, de sorte que les onze lettres gravées à même le verre, telle une infinitésimale cohorte d'alpinistes figée sur la pente parfaitement lisse et verticale d'un glacier, jettent comme un sort sur le sol vitreux leur ombrageuse opacité dilatée.

Quant à ma tâche, elle est des plus faciles. Je suis spécialisé dans l'étude des génies.

Mercure silencieux dans le thermomètre du prodige, je jauge chaque jour de juvéniles phénomènes d'arithmétique, je note d'imperfectibles lutins qui savent jongler avec des nombres premiers à quatre chiffres dont la ribambelle morose éclôt négligemment à leurs lèvres avec une spontanéité blasée, quand il faut à n'importe quel mathématicien chevronné plusieurs longues minutes, penché sur une feuille, pour en produire un seul.

Parfois un brancardier, une infirmière, un médecin, une femme de ménage ou un gardien viennent assister à l'exhibition routinière.

Voué à son étrange extase, l'enfant qui a engrangé des milliers de dates de naissance, de numéros d'immatriculation et de téléphone, d'adresses et de codes divers, les expectore à la face de son interlocuteur éberlué, égrenant ses chiffres comme on offre son sang: en observant la rosée cramoisie choir puis glisser sur la surface inclinée d'une éprouvette, la jouissance du don de soi saupoudrée de la

douleur piquante infligée au départ, à la fois inquiet de le voir fuir et rassuré de constater concrètement sa présence vitale, d'habitude impalpable, dans notre être.

Claire n'est venue qu'une fois assister à l'exploit. Elle est repartie écœurée, maudissant la science maussade de ces petits elfes dévitalisés.

Je crois qu'elle avait perçu, planant comme une menace sur la miraculeuse mémoire de ces minuscules licenciés de verre, la mince membrane d'angoisse qui isole le petit génie, telle une peau de tambour vibrant autour de lui à la profération des formules dont il arrache les froides racines au terreau hypersensible de sa rigide souffrance et de son infinie solitude.

L'enfant-brasier, lui, possède l'art de perturber le temps, d'élasticiser l'espace. C'est Claire qui a trouvé l'expression "enfant-brasier". Infaillible, il peut énoncer, à l'instant précis où une boîte d'allumettes achève de se répandre sur la table, la quantité exacte de bâtonnets délicats et rugueux à l'extrémité renflée de soufre rouge, amoncelés devant lui.

L'une des allumettes a roulé sur son corps de parallélépipède gracile pour s'écarter des autres, dans un irrépressible désir d'émancipation dont la mesure, dérisoire à nos yeux, gigantesque à l'échelle de ses dizaines de congénères agglutinés, est celle des quelques millimètres qui la séparent du groupe.

Le phénomène darde son imagination sur un objet précis auquel se réduit aussitôt l'univers. Il se fige devant l'objet étudié, devient l'objet sans cesser d'être le regard ni la loupe à travers laquelle son imagination concentre ses rayons pour faire s'embraser la cible.

La prouesse de l'enfant-brasier peut en elle-même paraître puéride, microscopique. Elle est en vérité incomparablement grandiose. Les exercices de nombres premiers, ou les formules ingurgitées jusqu'au vertige puis vomies dans un jet monstrueux, sont de pâles et lassantes démonstrations en comparaison des

extraordinaires facultés que recèle, davantage que leur intellect ou leur mémoire, la labyrinthique imagination de ces petits êtres fragiles.

Il faut se figurer un champion aux échecs qui serait en mesure non seulement de l'emporter sur n'importe quel partenaire au monde – de comparer chaque coup, à la seconde où il l'exécute (l'exécution se révélant en l'occurrence celle de son adversaire), à tous ceux de toutes les parties fameuses jouées avant la sienne dans l'histoire pour décider lequel, (dans le grimoire volumineux et énigmatique de sa cervelle où sont cataloguées des myriades de redoutables "d4 X é5", de surprenants "Cç5 X Fa4", de judicieux "Th8 a8", d'imparables "h1 = D"), est le plus pertinent, le plus élégant, le plus rare, le plus imprévisible, le plus sournois, voire même, ultime merveille, n'a jamais été encore imaginé, et portera par conséquent désormais, tel un blason ésotérique, son nom, ses couleurs, et sa gloire; capable de disputer simultanément une centaine de parties à l'aveugle (enfance de l'art!) –... mais qui connaîtrait, à peine mu son premier pion, tous les mouvements suivants jusqu'à l'issue sans surprise de la partie, aussi prévisible que la maxime elle-même: Echec et mat!

Comme si son pouce, son index, son majeur, nouvelles hypostases admirables de la Sainte Trinité, ébranlaient corrélativement, en déplaçant ses petits totems lustrés, la main de son vis-à-vis.

Un si époustouflant demiurge ne jouerait jamais qu'en solitaire, comme un marin navigue. Un tel artiste de la fin choisirait sans doute un jour de jouer en un coup décisif, digne du poker, son génie et son existence. D'un gambit d'autant plus imparable que su de lui seul, de lui seul compris, apprécié, et contre lui-même exécuté, il saborderait sa carrière en dédaignant pour toujours d'approcher un quelconque échiquier, jusqu'à ce que la pulpe de ses doigts loujinesques en oublie le contact des statuettes miniatures brunes et de leurs jumelles ivoire, reniant toute croyance en leur surface distinguée, polie, stable et feutrée à la base.

C'est ainsi que l'enfant-brasier, expert en l'art de rencenser des allumettes, a déjà joué et gagné une invisible partie de mikado quand le dernier fétu tombe de la

boîte sur l'irrégulier monceau de ses prédécesseurs. Il a déjà dégagé à la vitesse de la lumière tous les bâtonnets, un par un, sans un tressaillement, et les a remis à leur place exacte en une pareille fulgurance, lorsque l'adulte, assis à côté de lui, demande: "Alors, combien y en a-t-il?"

L'imbécile ne peut savoir que tout est consumé d'avance, le jeu et son issue, dans l'esprit de l'enfant sur le tranchant duquel les allumettes se balancent, après qu'il les a manié avec une virtuosité invisible en imagination.

L'enfant-brasier, que son propre exploit ne fascine pas, répond avec paresseuse: "Cent huit!" L'autre doit alors compter lentement, pesamment, les brindilles, les écrasant de ses doigts malhabiles, avant de s'exclamer, comme vingt fois auparavant et comme pour les vingt fois à venir: "Exact."

Le téléphone sonne.

Claire me dit de ne pas oublier d'acheter une baguette à la boulangerie en face de l'hôpital avant de rentrer. Élie prend l'appareil, il demande quand je vais venir. Je réponds: "Bientôt chéri, bientôt."

Je sors du laboratoire, j'entre dans l'ascenseur. J'ai l'impression d'hiberner dans un tombeau âpre.

Claire pense que je suis dépressif. Moi je crois qu'il s'agit d'autre chose.

Le boulanger en face de l'hôpital, lui, est un véritable dépressif. A croire qu'il existe un lien entre la rarissime qualité de son pain et son regard fardé de tristesse. On dirait la bougie d'un sourire pâle, un sourire de fleur coupée, dans un vase, sur une table, lorsqu'il observe fixement les clients en file devant la caisse de sa femme,

debout contre la porte de l'arrière-salle, sans répondre aux saluts ni aux sourires polis de ces hommes et ces femmes qu'il dévisage en silence.

Parfois la boulangerie reste fermée plusieurs jours, "pour cause de maladie" prévient une feuille de papier scotchée sur la porte.

Ces jours-là, il ne peut même pas rester au lit sans rien faire, comme tous les déprimés. Un homme qui a pris l'habitude de se réveiller à trois heures tous les matins depuis qu'il a quatorze ans possède une physiologie irréversiblement altérée. Dans ses veines coule de l'eau minérale, ses muscles sont fibrés comme des lianes de corail, ses nerfs tendus comme les filins d'un voilier, il puise son énergie vaine au fond du gouffre gazeux de la nuit profonde.

Il ne dort pas. Il ne pétrit pas non plus. Il sort marcher dans la nuit salée. Il avance dans la rue Morgue, les mains plongées dans son pantalon à petits carreaux bleus, les yeux humectés par la fraîcheur du noir. Son corps voûté, sa tête penchée vers le sol, sa nuque brisée se reflètent dans l'immense miroir du trottoir d'en face, comme une empreinte fossile, comme la trace d'un mollusque millénaire dont l'absence ironique serait restée emprisonnée dans une résine rutilante de reflets gris.

On ne peut pas dire qu'il songe, ni qu'il pense. Ses pensées pensent à sa place. Ses souvenirs, les gestes et les sensations de son enfance dans un village de Bretagne, guident ses pas.

Il a six ans, il fait des bonds dans la poussière blonde du chemin désert, à cloche-pied, avec une vigueur un peu gauche qui le hisse par à-coups de la Terre au Ciel. Le Ciel est réduit à un cumulus d'opérette tracé dans la poudre avec une pierre, borné par quelques cases numérotées sur lesquelles il ne s'agit d'empiéter pour rien au monde, sous peine de sombrer en Enfer. Il tâche, en sautillant, de forcer le destin à le mener au Ciel, où pourtant son destin n'est pas. Il est sur la mer, en la personne d'un grand marin barbu, parti accomplir on ne sait quel exploit absurde, disparu depuis huit mois, qui se trouve être son père.

Un... deux... trois... Il essuie une fougueuse tempête, il s'acharne à maintenir sa barre en dépit des embruns fluorescents qui le fustigent et l'aveuglent de larmes acides.

Quatre... cinq... six... Il oscille sur une jambe, se balance sous la blancheur infernale du soleil que redouble l'écorce liquide avec ses clapotements narquois.

Sept... huit... Il tangué dangereusement au bord du trait sale de la case de droite, ne sachant plus s'il a mordu ou non sur la limite, comme son père ne sait plus si l'aiguille de sa boussole s'est immobilisée sur la lettre W, ou bien si elle tremble encore, javelot magnétique élané vers une nouvelle proie, le N, ou bien le S, la pointe maculée du sang de sa dernière victime, le E, harponné avec rage puis abandonné à une agonie qui ressemble à la sienne, épuisé par la soif et tenaillé de désespoir.

Le rêve s'écroule, comme toujours. Le garçonnet s'affale sur le sol, et son père disparaît dans un si considérable abîme d'écume que lorsque le fils se relève, quarante ans plus tard, le père n'est toujours pas rentré au port.

Je ne suis pas dépressif, je suis comprimé.

Ce n'est pas facile à expliquer. Si j'essaie de mettre des mots sur ce que je ressens, je ne parviens qu'à articuler des phrases machinales, froides, lisses, aiguisées, métallisées, translucides comme l'endroit où je passe mes journées, des tournures de manuel de neurologie qui ne correspondent à rien, qui reviennent à commenter un tableau en détaillant la somme de ses couleurs.

J'ai devant les yeux, juste au-dessus d'une photo de Claire et Élie, une reproduction en couleurs de *La Leçon d'anatomie du docteur Joan Deyman* dont la version stylisée en verre dépoli trône dans le hall d'entrée de l'hôpital Rembrandt. Je suis le seul, je crois, dans l'immense fourmilière diaphane, à avoir manifesté cette curiosité.

Bien sûr, il y a du rouge ici, du jaune là, bien sûr les diagonales, les masses, les points de fuite sont répartis avec subtilité. Mais ce cadavre désabusé et serein dont l'anatomiste a scindé la cervelle d'un trait de bistouri, de sorte qu'elle retombe en deux langues luisantes sur ses oreilles comme une perruque de viande rosâtre, comme si sa tête était prise dans l'étau spongieux des deux épais pétales voraces de muqueuse nacrée d'une énorme tulipe carnivore qui aurait entrepris de l'ingurgiter... quelle est son histoire? Qu'a-t-il déclaré, ce mort tranquille, avant qu'on ne creuse son thorax d'un cratère bâillant comme une bouche affamée?

On dirait qu'il est en train de naître, de s'extirper de l'anatomiste sévère et lui-même écervelé - décapité par le cadre du tableau -, tel un fœtus fétide, un spectre perpendiculaire, une carcasse ramassée, luttant contre sa propre expulsion hors du bas-ventre du médecin hollandais.

Quel était son nom, son âge, son métier? Je me suis renseigné. Il s'appelait Zwarte Jan, c'était un voleur, on venait de le pendre la veille, le 27 janvier 1656. Pourquoi était-il devenu voleur? Et quelle sorte de voleur? Habile? sordide? beau garçon? Même l'assistant du docteur Deyman, qui tient la calotte crânienne découpée comme une sébile, n'a pas l'air de s'en soucier.

Eh bien moi, oui.

Je veux tout savoir de ce mort songeur et dispos. Pas d'allégorie qui tienne. Ce n'est pas une vanité, un crâne sec, hilare, fanfaron, philosophe et mordant. C'est un homme qui vivait encore la veille, même s'il y a trois siècles de cela. Il n'y a aucune raison pour qu'on n'exhume pas son histoire. Elle n'a pas moins d'importance ni de valeur que toutes les histoires de l'Histoire.

Voilà justement mon problème. Je ne parviens pas à laisser le silence me souffler ses réponses. J'accumule des mots sur du vide comme un noyé à la recherche de son air, alors que seul le calme sauve. Je colle des pansements les uns sur les autres pour calfeutrer un abcès dont seule la crevaision pourrait me soulager. Je parle pour juguler ce qui m'a été tu.

Je suis le docteur Deyman, en train de s'acharner sur un crâne dont il effiloche la moindre nervure sanguinolente, sans voir que c'est sa propre pensée dévastée qu'il tient entre ses mains, sa propre boîte crânienne que son assistant porte, tel un bol mystique, comme la corbeille d'un mystère antique au contenu indicible. Et qu'il lui suffirait de replacer sa tête inutilement disséquée sur ses épaules pour que ses yeux se dessillent enfin sur l'insalubre tourbillon qui dévore ses entrailles.

Impossible, aujourd'hui, de me mettre au travail. Vraiment impossible.

Tout est à sa place pourtant dans le laboratoire. Les dossiers sont empilés, juste là, devant moi, il n'y a qu'à faire le geste d'ouvrir la chemise cartonnée du dessus, défaire la boucle du ruban, éparpiller les feuillets imprimés, comparer les résultats, prendre des notes en marge... me lancer dans cette rudimentaire agitation millimétrée qui ne sert rigoureusement à rien, et dont personne ne semble se soucier de savoir s'il est utile, au fond, qu'elle serve ou non à quelque chose.

C'est à faire, et c'est tout. Pourquoi? Aucune importance. C'est le *comment* qui compte. Un comment sans commentaire. Personne ne s'est jamais fait cette réflexion que le monde ne tournait pas plus mal avant que soit créé son poste, définie sa fonction, versé son salaire. Et encore, le monde, c'est voir trop vaste. Le pays, la ville, le quartier, la rue Morgue, l'hôpital Rembrandt lui-même ne se portait pas plus mal avant d'être décidé, discuté, imaginé, bâti, mis en service et rempli. Il n'était d'abord, lui aussi, qu'un simple chiffre, une formule dérisoire parmi des centaines d'autres sur une feuille imprimée dans un dossier budgétaire de l'Assistance Publique.

Bien entendu, dans l'interstice, il y a les corps que ces chiffres concernent. Les malades qui entrent ici, les morts qui en sortent, et tous ceux qui n'entrent ni ne sortent: les cadavres en transit au sous-sol, à la morgue. Il y a les souffrances, les souffles courts, les gémissements, les naissances, les bonnes, les mauvaises, les

abominables nouvelles, les faits et les gestes risiblement humains qui ne sont en réalité que la part obscure de l'immense vaisseau vitrifié, sa soute de matières premières, son fuel de sangs, son charbon d'organes, son essence de spermes, son huile de peaux que la machine ingurgite, consomme et consume pour faire fonctionner sa montagne de chiffres.

Chiffres sur les moniteurs, les cadrans, les éprouvettes, les codes barres des étiquettes, les feuilles de soin, les bulletins d'entrée et de sortie, les bons de commande des substances chimiques, les sachets de seringues, les boîtes de compresses, les panneaux indicateurs dans les couloirs, les instruments de mesure, les thermomètres, les chronomètres, les encéphalogrammes, les cardiogrammes, les écrans de radiologie, les télés de surveillance, le réseau des ordinateurs, les balances et les échelles de croissance dans la nurserie, les agendas des chirurgiens, les livres des psychologues, ceux qu'ils lisent, ceux que les plus audacieux écrivent, les sigles sur les portes des labos, les numéros des salles et des chambres, les codes gigantesques peints à même le goudron pour guider les ambulances et ceux sur la grosse cible où atterrissent l'hélicoptère bleu et blanc du SAMU et l'hélicoptère rouge sang des pompiers.

Des chiffres engendrent des chiffres. Pas de quoi en faire un drame.

Impossible de travailler, mais c'est sans importance. La caméra de surveillance placée dans le couloir, face à la porte transparente du labo, n'enregistrera aucune différence avec un autre jour. Si quelqu'un, quelque part, visionne ce qu'elle est en train de capter, il verra un homme en blouse blanche, de dos, assis à son bureau, qui a allumé l'écran de son ordinateur et qui fait s'y mouvoir des formes colorées en traçant horizontalement de la main des gestes d'automate qui se répercutent sur son traitement de texte. Des rectangles apparaissent, s'enchaînent, se reproduisent, des lettres blanches se déplacent sur un fond noir, d'autres, noires, sur un fond blanc.

Certaines sont soulignées de rouge. Tout cela défile de haut en bas et de bas en haut de l'écran.

Un écran épie un autre écran, voilà tout. Entre les deux, une masse blanche remue imperceptiblement, comme un arbre. Voilà tout.

J'aime bien l'ordinateur. Il offre un soulagement appréciable lorsque on se sent pris dans une nasse gélatineuse d'ennui, de paresse et d'angoisse. C'est le meilleur des anxiolytiques, presque aussi apaisant que la télévision, tout en procurant l'illusion de faire quand même quelque chose, de participer à un affairément global.

J'ai placé sur le fond noir de mon écran une image récoltée sur Internet. C'est un astronaute américain, en apesanteur, complètement de travers comme l'aiguille d'une boussole détraquée. Il porte son propre fauteuil à propulsion, un gros sac à dos rectangulaire blanc avec des accoudoirs et une caméra articulée mobile. Il n'a pas de visage. Sa visière est impeccablement plaquée d'or fin. On y distingue en miniature boursouflée l'autre astronaute face à lui, en train de le photographier, et la navette dans son dos. Ses gros gants blancs, ses grosses bottes blanches, sa combinaison matelassée sont immaculés. Derrière lui, au loin, ramassée dans son propre équilibre indubitable, la Terre, boule noir et bleu foncé picotée de grains luminescents. Ce sont les grandes villes dans la nuit d'une moitié du monde, avec sur la gauche un fin croissant de clarté naturelle qui repeint l'écorce en bleu clair et en blanc. C'est le jour qui se lève.

J'exerce une double pression du doigt sur la souris, un idéogramme en forme de petit stylo clignote, le traitement de texte occupe alors tout l'écran. J'ouvre un dossier récent, je manipule des pans de paragraphe, je les sélectionne, je les déplace, je fais clignoter d'autres idéogrammes multicolores, je change dix fois d'avis, les caractères enflent, s'arrondissent, rapetissent à volonté, les marges se creusent, les diagrammes se recomposent sans fin.

Tout cela est sans conséquence. Des chiffres ont engendré des chiffres, leur propre détail ne les intéresse pas.

Les chiffres sont indifférents à l'impromptu pourquoi des choses.

Dans le métro, ce matin, j'ai voyagé avec cet homme ravagé par l'explosion d'un aérosol dans une pièce aux fenêtres fermées, dont la cataclysmique anecdote a été reprise par toute la presse et la télévision. Il porte un nom dont je ne me souviens pas, un nom banal, un nom français, un nom qui s'est liquéfié et a fondu dans la déflagration avec les extrémités de ses membres et les aspérités de son visage. Il était près de la portière, assis sur un strapontin, à peine à deux mètres de moi assis en face de lui. J'ai dû réprimer mon envie de me pencher en avant, de tendre le bras pour caresser son groin aplati de cire blanche, palper sa peau douce comme du savon dont elle a l'aspect mat, laiteux et lisse. Personne d'autre n'osait le regarder. La gêne prenait une intensité proche du visible. Elle se matérialisait en une rumeur de non-dit qui venait, comme une immense mouffle, pelotter le monstre sous toutes ses coutures, sous toutes ses coulures pour être précis, tandis que lui-même feignait de ne pas remarquer sa propre monstruosité abusive.

Il était d'ailleurs accompagné d'une jeune femme, assise sur le strapontin à côté de lui, à laquelle il parlait avec abondance. Peut-être était-ce une infirmière, ou juste une copine. Je n'ai pas pu m'empêcher d'imaginer leur conversation. Lui parlementant, voulant la convaincre de le toucher, de l'embrasser, de le masturber et de le faire jouir. Elle refusant, par principe, même pas vraiment à cause de l'idée intolérable de faire l'amour avec cet immense gastéropode lépreux grimpé sur elle, la titillant de ses moignons blanchâtres, frottant son faciès râpé contre son cou, enfouissant sa langue de fœtus calciné dans sa bouche et bavant et gémissant sur elle comme une larve heureuse, un lamentein consolé dont il a tout à fait l'aspect lamentable... cela ne la dégoûtait pas en soi - « Mais alors quoi? » demande-t-il

exaspéré dans son égoïsme d'indifférent qui a beaucoup souffert et pense que quiconque ne prend pas sur soi, ne serait-ce qu'un fragment de sa détresse, quiconque n'ingurgite pas un lambeau de son fardeau l'appesantit et ravive sa douleur. « Mais rien! je n'ai pas envie, je ne suis pas amoureuse de toi, c'est tout! » répond-elle tout aussi exaspérée par ce chantage à la pitié qu'il exerce sur elle implicitement.

Je me suis inventé ce dialogue absurde parce qu'ils avaient tous les deux l'air d'adolescents attardés. Lui, surtout, qui ne correspond plus en rien à ce qu'il était jusqu'à la demi-seconde précédant l'incandescence fâcheuse d'une cigarette dans sa chambre gorgée de vapeurs insecticides.

Les photos « Avant » et « Après » ont circulé partout, comme pour une réclame miracle dérisoirement inversée. Avant, il avait l'air de ce qu'il était: un jeune cadre convenablement vêtu, jean propre, chemise, veste, cravate fine, rien de particulièrement remarquable hormis la désastreuse mauvaise habitude de ne pas supporter les courants d'air, par conséquent de ne pas avoir le réflexe salvateur d'ouvrir la fenêtre d'une pièce dans laquelle on vient de répandre un nuage de particules inflammables.

Après, c'est un autre homme, si j'ose dire. On lui donne à peine dix-sept ans, il s'habille à la mode d'un adolescent de notre temps, avec une casquette dont la visière retombe sur sa nuque écaillée de dartres blafardes, un jean noir, des baskets et une veste de sport américaines. Comme si une dizaine de ses années s'était évaporée dans l'explosion, l'extirpant d'un seul coup de sa vieille enveloppe de peau, comme un reptile, sans douleur vraiment, abandonnant sur le sol ses cheveux, ses oreilles, ses narines, ses lèvres et les extrémités de ses doigts.

À part ce stupéfiant retour en arrière dans le temps, comme par une compensation chronologique de son *avant* et *après* intervertis, rien d'extraordinaire. Son regard, derrière ses paupières rongées, n'a même pas la densité tragique de ces enfants-vieillards dont l'horloge génétique dérégulée avance de plusieurs décennies, qui semblent dotés d'une sagesse passive, tranquille, d'un raffinement inégalable, tamisée par l'accumulation soudaine de toutes ces années stratifiées en un seul court

moment, et non pas vécues une à une et à la file comme n'importe quel vieillard arrivé à un invariable rythme de limaçon à son banal hiver engourdi.

Le monstre et la fille tenaient des propos parfaitement anodins, lui-même déjà blasé par sa monstruosité, l'abandonnant aux regards comme une célébrité qui a pris l'habitude, dans la rue, de ne plus s'apercevoir qu'elle est reconnue.

Il est d'ailleurs devenu une sorte de star. Plusieurs magazines d'information à sensation se sont penchés sur son cas. Il s'est transformé en la victime sauvagement exemplaire du libéralisme économique qui permet qu'aucune loi n'interdise les gazs explosifs à l'intérieur des aérosols domestiques.

Je me souviens d'une photo de lui. Il posait devant une pyramide d'aérosols vert et jaune de cette marque responsable de son malheur, dont il se veut à la fois la victime, l'accusateur, le vengeur et le juge, et dont à son insu il ne donne l'effet d'être que la grotesque mascotte - comme le bonhomme en pneus blancs ou le souriant chameau qui fume - avec son allure irréaliste d'extra-terrestre dépecé, son épiderme de plastique savonné, son faciès d'écorché lunaire, et son extravagant corps de cire glabre accoutré en rapper banlieusard.

J'ai dû résister non seulement au désir de le toucher mais encore de descendre à la même station que lui, de le suivre pour savoir où il habite, et de lui parler, tant il m'a semblé proche de ce que je suis.

Je ne l'ai pas fait.

Je suis descendu à mon habitude deux stations plus loin, j'ai marché jusqu'à l'hôpital en me persuadant de l'indécence qu'il y aurait à oser déclarer à un grand brûlé que je me sens son jumeau en négatif, que si on pouvait me dépouiller de mon enveloppe normale de chair rosée et de poils anarchiques, me retourner comme un gant, l'intérieur jusqu'ici invisible de mon corps révélerait la même dévastation que son être apparent à lui.

Ma brûlure à moi est celle du froid. Mon envers a été râpé par une implosion de givre, mes entrailles fondues au contact d'un chalumeau de glace. Une flamme gelée a passé sa langue boréale contre les muqueuses intimes de ma silhouette

comme une bouffée brûlante a lappé son visage à lui, a liquéfié sa peau, ses poils, ses doigts et leurs ongles, et les a aspirés dans l'implosion immobile de son ardente spirale rouge et or.

Et puis, surtout, mon malheur est plus radical que le sien. Son épiderme ravagé par un gigantesque éclat de rire embrasé a été pommadé, embaumé, cicatrisé par son vedettariat ridicule. Il s'est offert à tous les regards, il a pavané son abjecte silhouette douloureuse sur tous les écrans, et sa vanité stupide a pansé ses plaies, donnant à son visage dévasté un rictus jovial, un sourire mélancolique et suppliant mêlé à un air de consolation presque heureuse dans son impertinence, comme celui de la raie de Chardin dont émane une cruauté flasque reflétée dans le silence hurlant de sa propre atrocité figée, fraîche, lardée, dégoulinante et spectrale.

Le contraire absolu de ce qui m'arrive depuis toujours. Aucune douleur, soumis contre ma plus tenace volonté à des légions de caméras et de vitres, et habité par une obscure insensibilité d'autant plus venimeuse qu'elle n'est pas appréciable. Tous les yeux du monde peuvent m'épier, me guetter, m'observer et m'ignorer, il n'y a plus rien en moi de regardable, on a consumé cette matière vivante, chaude, visqueuse, inervée, humide et vermillon qui gonfle tous les autres corps et que parfois le soufflet frénétique d'une guerre, l'obscène violence nue d'un obus, d'une grenade, ou d'un fusil-mitrailleur, révèle en la répandant à l'air libre.

Sans la présence diffuse de Claire et d'Élie, je crois que j'aurais sombré depuis longtemps.

Je suis tombé amoureux de Claire dès que je l'ai vue.

Non, en vérité, je suis vraiment tombé amoureux quand j'ai su son prénom. Il habille à la perfection l'éclat farouche et dispos de son visage, la fraîcheur souple de son corps, la vivacité sereine de son esprit.

Nous nous sommes rencontrés au Nord-Sud, une grande brasserie bourdonnante ouverte jour et nuit devant la mairie du XVIII^{ème} arrondissement. Elle lisait un livre à la couverture de cuir bleu, juste à une table de moi, fumant une cigarette au menthol et buvant un jus de pamplemousse pressé, avec une lenteur végétale, une tranquillité surhumaine. Elle était vêtue d'une merveilleuse robe courte orange à pois blancs, de la même nuance que le liquide du verre qu'elle aspirait à la paille par gorgées ténues, comme pour s'en infuser et nourrir les sépales de coton qui accoutraient son joli corps bombé.

Elle lut quelque chose qui déclencha un sourire subreptice, puis releva le visage pour avaler quelques gouttes de son jus, et son regard pétilla comme si tout son sourire y avait passé pneumatiquement, repoussé par ses lèvres froncées autour de la paille jusqu'à ses grands yeux verts, tels de purs récipients destinés à recueillir ses pensées.

Entre ses lèvres et ses yeux la pulpe de pamplemousse circulait comme la poudre pâle à l'intérieur d'un sablier, disparaissant à l'extrémité de la paille et réapparaissant par une sorte de métempsychose amusée à la surface éclatante de ses globes oculaires.

Je ne pouvais détacher mes yeux d'elle. J'étais fasciné par ce rigoureux rituel hydraulique consistant à transposer une dose d'énergie dérobée aux lignes de son livre, à la tenir enclose entre ses lèvres pincées autour de la paille, et à la transmettre à la scintillante prunelle de ses yeux clairs, comme si son regard et sa bouche jouaient à un sport invisible, se faisant inlassablement des passes de pulpe et de sourire roses.

Mais ce qui acheva de me surprendre, ce fut quand, par inadvertance, alors que je l'observais depuis un quart d'heure, son regard lumineux, dégustant encore sa goulée d'électricité fruitée, passa comme le rayon d'un phare sur ma propre

concentration en suspens, et sans un cillement, sans un heurt, exactement comme on attrape une balle de tennis au vol pour la renvoyer sans la laisser rebondir sur le sol afin que de la force se surajoute à sa force, elle m'envoya tranquillement, avec la spontanéité de quelqu'un qui dort, l'agrégat d'étincelles de son sourire absent.

- Pourquoi souriez-vous? lui demandai-je doucement au-dessus des sonneries saccadés du flipper.

- Parce que je viens de lire quelque chose d'intéressant, répondit-elle sans cesser de sourire.

Elle ne précisa pas quoi, attendant que je le lui demande, inhalant lentement la fumée de sa fine cigarette, comme si le temps s'était arrêté pour nous permettre de parler.

- Quoi donc, si ce n'est pas trop indiscret?

Elle répondit tout en recrachant un filet de fumée grise qui donna à ses paroles une matérialité étrange, veloutée, comme si elle parlait par signes, traçant des hiéroglyphes fugaces sur la page chaude de l'atmosphère du café. Ses mots s'inscrivaient à même le volume tapageur des différents brouhahas brassés ensemble, les cliquetis des pièces de monnaie, les piaillements des téléphones portables, les claquements électroniques du flipper, les conversations rauques des ivrognes au comptoir, les entrechocs des tasses et des verres, les murmures et les rires à chaque table et entre elles les éclats criards des serveurs. Elle rendait l'énigme enfin visible, lui donnant corps par ses volutes nimbées, ajoutant du sens au mystère, comme font les astres à l'obscurité insensée du ciel.

Je compris que ce n'était plus une conversation comme les autres.

- C'est une ancienne formule médiévale, qui marque... pfffff...

Elle relâcha une bouffée de coton vers le plafond.

- ...la transmission du pouvoir entre les monarques. Vous savez, on a l'habitude dire: "Le Roi est mort, vive le Roi!" Ce que je viens de lire est plus parlant, je trouve.

De nouveau elle attendit que ma curiosité appuie sur la détente de sa pensée pour me décocher cette formule étonnante qui l'avait fait sourire et qui m'atteignit droit au cœur.

- Qu'est-ce que c'est?

- "Le mort entr'ouvre les yeux du vivant."

Je n'ai jamais raconté à Claire les détails de mon histoire bifide. Elle a en partie deviné de quoi il s'agissait. Mon père, au cours des années, a laissé s'échapper quelques bribes, comme un batyscaphe lâche des réserves d'air de ses ballasts, pour descendre avec un peu plus de hâte dans les gouffres de son mutisme. Sa perspicacité hors du commun a comme deviné le reste.

C'est d'ailleurs un reste qui ne peut que se laisser deviner. Un perpétuel chien-et-loup, un intervalle de temps dégradé, une seconde arrachée entre deux battements, qui a cessé d'osciller depuis si longtemps que je ne me souviens pas avoir éprouvé depuis trente-cinq ans une autre sensation.

Je titube dans le temps comme un ivrogne oscille dans l'espace. Mon existence est confinée dans un perpétuel crépuscule dont nul ne peut dire s'il est du soir ou du matin, s'il va basculer dans la noirceur exsangue de la nuit - et si cela est le cas, autant en finir sans délai -, ou s'il va délicatement s'évaporer dans les lavis progressifs de l'aube.

Quel est le sens de mes ténèbres vitreuses?

Tant que je n'aurai pas la réponse, coup d'épaule qui achèvera de me bousculer au fond de la spirale de mon mal, ou bien griffure qui fera suppurer hors de mon corps engourdi la torpeur narcotique qui me glace à petit feu, je continuerai de me

sentir cruellement inachevé. Inachevé sans ressource ni espoir, inachevé en amont, n'ayant pas eu le droit comme chacun à un commencement digne de ce nom.

Claire n'a pas besoin de connaître mes tenants atténués, mes aboutissants emboutis, elle semble savoir intuitivement – comme si son prénom distillait un antidote – ce qui apaise mon trouble.

C'est la seule explication que j'ai pu trouver à son intelligence si nette, plane, efficace des phénomènes. Une autre qu'elle m'aurait depuis longtemps poussé à faire une analyse, quitter l'hôpital, changer de nom, oublier - comme s'il était possible d'effacer ce qui vous précède, de biffer ce qui vous a fait croître.

Claire, non. Elle ne s'est jamais complue dans les démarches agressives et geignardes des autres femmes, ces coins mentaux enfoncés à même la chair rougie des plus délicates blessures, cet acharnement de gladiateur à vous atterrer sous le prétexte de vous venir en aide, cet immémorial faux-semblant rugi sans répit comme une invective inextinguible.

Elle s'est contentée de m'offrir un réveil mécanique, bleu et rond, avec un cadran blanc, trois aiguilles noires, et une mollette à ressort qu'il faut remonter tous les jours.

"C'est pour ton labo" a-t-elle dit, simplement.

Et, étonnamment, ça m'a fait un bien fou.

Mon laboratoire, comme toutes les autres pièces de l'hôpital, regorge de pendules électroniques infaillibles. Elles reçoivent les signaux horaires transmis en grandes ondes par l'horloge atomique de l'Office fédéral physico-technique de Brunswick, en Allemagne, laquelle ne retarde que d'une seconde par million d'années.

Ces horloges numériques sont insupportables. Elles dardent en tous sens leurs unités de temps pointues comme des crocs. C'est de la pure ciguë qui érode sans fin,

goutte à goutte, votre nerf optique. Chaque seconde, figurée par un assemblage clignotant de diodes rouges ou vertes, est un coup d'épingle qui vous transperce la rétine, une déflagration liliputienne, un microscopique carnage muet comme la dévoration appliquée et implacable d'une libellule par une troupe de fourmis. Chaque palpitation corrosive des minuscules bâtonnets luminescents, comme un kaléidoscope de chromozomes agencés en forme de chiffres, vous taraude le regard sans vous donner d'autre conscience du temps qu'une sempiternelle pulsation mathématique, malingre, acérée, sans texture, sans chair, sans épaisseur, sans jeu (au sens où du bois joue), sans avance ni retard, la temporalité hypnotique d'une bombe de néant à retardement.

Mais mon petit hublot bleu est venu trouer la brume monotone, minutieuse et chronométrée de mes journées. C'est un jet d'haleine chaude sur la vitre glacée de la temporalité électronique. Ma pendulette mécanique réchauffe, puis opacifie, puis ramifie le temps dans toutes les directions. La lenteur imperceptible du déplacement des deux grosses aiguilles, leur patience de glaive, leur impassibilité d'oracle suspendu dans la lenteur d'une indécision immortelle, est elle-même taquinée par la svelte brindille tournoyante des secondes, dont la vivacité pénètre comme un vilebrequin indolore dans l'épiderme fluctuant du temps, y creuse ses trous noirs, y renouvelle ses galeries, y dresse ses impasses et y disperse ses sautes de tensions.

Le cadran, orné en cercle de douze tirets brillants, comme des clins d'oeil d'apôtres autour d'un table ronde, est un échiquier propice au possible. La position instantanée des aiguilles draine les heures du jour qui la précède et aspire celles qui la suivent dans un vol plané en relief.

Mon réveil est un concentré de souvenirs récents et de projets imminents. La fine trotteuse infatigable énonce le pouls des deux autres lames. Ainsi je sais qu'elles sont vivantes, même si je n'assiste jamais qu'à leur sommeil de marée.

L'horloge que m'a offerte Claire m'a fait espérer à nouveau dans le point du temps. Comme on dit "le point du jour".

On ne peut pas dire que j'aime grand monde à l'hôpital.

J'y ai pourtant une bonne réputation. Je ne pose pas de problème. Je suis aimable, compétent, actif, rapide, poli, discret, silencieux, souriant, efficace, léger. Prompt et diaphane comme un courant d'air. Mon altruisme évident est universellement reconnu, par mes autistes et par tous les autres.

J'appartiens à la catégorie dite des R.R.R., les Recyclés Rigoureusement Rentables, autrement dit les travailleurs qui œuvrent à l'épanouissement du lieu de leur engendrement. C'est un nouveau concept, au même titre que le Don d'Ovocyte, le Prêt d'Utérus, la Transgénose ou l'Injection Intracytoplasmique de Spermatozoïde.

- Je suis un nouveau concept, dis-je parfois à Claire.

- Tu n'es pas un concept. Tu es Pierre Asomo, le fils de Lise et Thomas Asomo, le mari de Claire Asomo et le père d'Élie Asomo. Tu n'es pas un concept.

- Je suis un concept. Un concept récent, et je crois que le concept récent a envie de vomir...

- Tu n'es pas un concept, un concept n'a pas le sens de l'humour.

- Qui a dit ça?

- L'homme qui a inventé le concept de concept.

- Qu'en savait-il de l'humour des concepts. On ne l'a pas inventé, lui, comme on m'a inventé moi. D'ailleurs, c'est quoi un concept?

- C'est l'âme d'un objet dont l'existence est le corps.

- Peut-on avoir une âme et être dépourvu de corps? Un concept peut-il ne pas exister.

- Bien sûr. Tout ce qui est virtuel, par exemple, n'existe pas, n'ayant pas pénétré dans l'Histoire, et reste par conséquent moins parfait qu'un concept qui existe.

- Pourquoi?

- Parce qu'un concept qui n'a pas commencé de se déployer est comme... comment dire... comme un oiseau en porcelaine. Ce qui fait de lui un oiseau reste en suspens. Son art du vol n'a pas eu lieu.

- Tu vois, chérie, c'est ce que je ressens. Je suis un moineau qui n'est pas persuadé d'être un oiseau. Un clone de moineau, un moineau de synthèse. On m'a pensé, inventé, créé, éprouvé, on m'a stocké puis on m'a déployé. On m'a implanté des ailes, plume après plume, et on m'a projeté dans l'existence avec un lance-pierre. Et je ne suis toujours pas convaincu que cela puisse être appelé: "vol". Le tigre rugit et chacun sait qu'il est un tigre. Moi, ma moinitude reste à démontrer.

- Tu es le plus courageux, le plus superbe des moineaux, mon Pierre, puisque tu te poses la question du vol. Personne ne prend la peine de s'interroger sur son commencement. Toi si. Tu ne cesses d'y revenir, et tu fais ainsi la preuve de ton issue. Telle est ta ruse. Laisse-moi te dire que tu bats à plate couture tous les concepts. C'est douloureux, bien sûr, mais en refusant de tenir ton origine pour acquise, tu es allé à une plus haute altitude que n'importe qui.

- Je crois que le concept du moineau de synthèse va aller prendre un cachet d'aspirine.

- Tu as mal à la tête? Fais voir ton front... tu frissonnes. Tu te sens fiévreux?

- J'ai un peu froid. Tu sais, chérie, j'ai l'impression que l'étoffe dont je suis fait est déchirée. Il y a une maille qui manque au départ, une brèche qui laisse s'infiltrer tout le froid jusqu'au noyau de mon être.

- Ça finira par aller mieux, tu verras.

- Comment cela pourrait-il aller mieux alors que c'est si mal parti.

- Justement, tu ne te laisses pas anéantir par ce qui te mine puisque tu le prends en compte. Tu seras victorieux de cela même contre quoi tu n'as aucun pouvoir. En

un sens, tu l'es déjà. Tu annihiles ce néant en réfléchissant la négation qu'il t'a léguée contre lui-même.

- Mais je ne fais rien! Je suis paralysé depuis toujours, je ne cesse d'y penser et je ne m'en sors pas. C'est un éblouissement intolérable dont je n'arrive pourtant pas à détourner le regard.

- Voilà ce qui fait ta supériorité. Tu as été conçu dans la froideur d'un pur regard, et malgré cela tu n'as pas froid aux yeux, tu ne cesses d'observer ce qui t'a observé. C'est pour cela que je t'aime: tu es plus fort que le froid.

Chacun m'apprécie, moi je n'aime personne.

Je suis un serviteur comme les autres, juste un peu écœuré de les voir se complaire dans leurs chaînes et les arborer fadement comme si elles étaient des bijoux. Nous travaillons à notre perte de toute notre énergie terrorisée par l'oisiveté, notre seule, supposée, déclarée ennemie.

- Au fond, vous êtes un anarchiste, mon petit monsieur.

C'est Monsieur Balcan qui parle. Lui je l'aime bien, je peux même dire qu'il est mon seul ami. Le vieux laveur de carreaux, un ouvrier à la retraite, un ancien des usines Renault, sur "l'Île aux Esclaves" comme il nomme Billancourt. C'est un communiste d'avant-guerre, fier et malin, qui a connu le montage à la chaîne ("«La chaîne»! joli nom, n'est-ce pas? Belle manifestation d'impudence de ces maîtres à qui il n'était pas encore venu à l'idée de dissimuler qu'ils étaient de modernes négriers. Sans parler d'en avoir la moindre honte!"), les grèves historiques, les soubresauts enchanteurs, les réunions galvanisées, les jours de songes et les nuits en flammes. Le temps où chaque larme d'une sueur accumulée depuis des décennies semblait prête à participer au grand rougeoiement qui allait ronger les engrenages asservissants du

vieux monde, l'époque des méditations enfiévrées, la joie des crises, la joute des slogans.

Monsieur Balcan ne crie plus désormais. Une lente gangrène a érodé ses cordes vocales. Sa voix éraillée par le cancer a pris de l'avance sur son tombeau. C'est une incoercible rouille qui enferme dans sa cuirasse rauque chacune de ses paroles, une toile âcre et âpre qui enserre sa voix à coups de Gauloises sans filtre, chaque inhalation de venin brûlant le hâlant un peu plus sûrement vers le caveau.

- Tout ça finira mal, je vous le dis mon petit monsieur.

- Qu'est-ce qui finira mal, Monsieur Balcan?

- Tout.

- Tout quoi?

- Tout ça. Ce que nous avons en permanence sous les yeux et que nous ne voyons pas, comme ces vitres.

- Vous pensez qu'il y avait davantage d'espoir autrefois?

- Ce n'était pas de l'espoir, mon garçon, c'était autre chose. L'enthousiasme du combat, le plaisir intense du face à face avec l'ennemi. On connaissait chaque recoin de notre prison, tout pouvait basculer sans prévenir, le dehors devenir le dedans, la geôle se transformer en forteresse, l'atelier en char d'assaut, l'usine en frégate. Même nos outils étaient des armes de destruction. L'imprévu nous était complice. L'air était littéralement électrifié. On n'y croyait qu'à moitié mais on riait beaucoup. On ne rit plus tellement.

- Pourquoi?

- Vous ne les entendez donc pas! les médecins, les infirmiers, les savants, tous les blouseux. "Qui porte une blouse est un blouseur!", on disait à mon époque, quand les contremaîtres occupaient la place des anciens garde-chiourmes. Vous n'avez pas vu les manipulations ignobles qu'ils pratiquent à l'étage au-dessus? vous savez de quoi je veux parler...

- Hélas, je ne le sais que trop.

- Laissez-moi vous le dire: tout cela ne signifie qu'une chose, c'est que les boches ont définitivement gagné leur maudite guerre.

- Qu'est-ce que vous voulez dire?

- Ces choses horribles qu'ils ont faites aux juifs, c'était pour le bien, pas pour le mal. Pour eux, persécuter des gens et construire des autoroutes, envahir des contrées et résorber l'inflation, hurler dans les congrès et dissoudre le chômage, c'était une seule et même chose. Bien sûr, la charogne qui pratiquait ses expériences, le Mengele là, c'était un malade, un pervers, mais leur dessein général ne l'était pas. Il s'agissait d'améliorer le sort des Blondinets. Vous auriez estomaqué un schleux en lui faisant remarquer qu'il était une ordure. Comme le blouseux qui vous enfourne un tétard humain dans un œuf de poulette, là-haut, en triant les gènes, en comptabilisant les chromosomes, serait scandalisé si vous le traitiez de nazi!

- C'est probable.

- Vous comprenez, lorsqu'ils ont perdu la guerre, ils se sont mis à haïr l'imprévu. Ces rois du *Blitzkrieg*... *koufffff!*... ils se sont jurés qu'on ne leur referait plus jamais le coup du Débarquement. Ne pas savoir quand ça va tomber ni où, au Nord, au Sud, la Manche, l'Atlantique, la Méditerranée... Ils sont repartis avec les Américains, ils ont suivis le reflux pour apprendre à mieux dominer l'imprévu. Ils ont fabriqué la bombe A, en collaboration avec les Yankees, la H, ils ont réécrit tout l'alphabet à grandes vagues de napalm, la CIA, le FBI, l'ADN, ils ont été trifouillé dans les tréfonds du genre humain. Ils ont perpétué la chasse au hasard, la raffle de l'inopiné, la camisole de l'impromptu. Ils poursuivent aujourd'hui, au-dessus de nos têtes, dans leurs grandes blouses stériles.

- Vous ne mélangez pas un peu tout?

- Au contraire. Songez aux kamikazes qui tombaient comme des mouches sur les destroyers amerloques. Braoum! deux champignons sur la calebasse et voilà l'Empire Jap transformé en parking! Ça a beaucoup impressionné les Blondinets, figurez-vous, le nettoyage de la grêle d'acier par la vitrification champignonesque. Ils ont continué leurs expériences chez les Yankees, ils sont devenus yankees. Le

nationalisme, le patriotisme, "*Deutschland über alles*"... *kouffff!*... c'étaient des décors de Foire du Trône. Il n'y a qu'une seule Patrie, une grande Famille: le Travail. Car ils étaient très travailleurs, les Blondinets. Sérieux, bien éduqués, ordonnés, consciencieux. Vous n'avez jamais contemplé la finition d'une Mercedes? Ils avaient appris à casser cinquante fois de suite un fémur de déporté pour étudier le mécanisme de la calcification, de vrais blouseux, comme ceux du dessus. Les uns torturaient à tour de bras, les autres ensemencent des éprouvettes, ce n'est pas différent. La pente naturelle de l'Histoire, c'est le Pire. S'il existe des périodes d'accalmie, c'est uniquement pour que le Pire reprenne son souffle. L'important c'est le rendement, sus à l'imprévu! L'oisiveté, c'est entendu, est la marâtre de tous les vices, et le travail, par conséquent, rend libre. C'est eux, les Blondinets, qui ont inventé ce délicieux slogan publicitaire. Ils massacraient dans l'ombre, ils ensemencent au microscope. Plus d'invisible, plus d'imprévisible. C'est leur devise. "Nuit et Brouillard", c'est encore une de leurs trouvailles. Vous savez d'où cela vient?

- Je crois. C'est le titre d'un film, très beau, très juste, très vrai, qui a été très censuré si je ne me trompe pas...

- Pas du tout! Ça vient de la Walkyrie, vous savez, la sirène vociférante qui les met au garde-à-vous. Eh bien dans l'histoire il y a un nain, son casque le rend invisible. Il l'enfile, et hop, évanoui... *Nacht und Nebel... Nacht und Nebel... Nacht und Nebel... kouffff! kouffff!*

Monsieur Balcan se met à tousser. Il a trop de mots allemands dans la trachée, il doit les expectorer. Son cancer est le vigile de sa résistance, c'est un cerbère intraitable, un filtre fait de fumée qui pétrifie tout résidu de propagande.

Depuis qu'il a quinze ans, dans le Maquis, il a toujours été en lutte contre la réclame massive des "Blondinets", comme il les appelle. Dans sa bouche c'est une insulte générale, joviale et ramifiée. S'il aperçoit un informaticien plongé dans la vitrine hypnotique d'Internet, il s'écrie: "Alors Blondinet, tu regardes la télé pour connaître tes mots d'ordre?". Quand un médecin dégage son téléphone portable: "Tu passeras le bonjour à la Kommandantur, Blondinet!" S'il voit passer un infirmier avec

son walkman aux oreilles: "T'as raison, Blondinet, on entend mieux Radio-Paris avec les écouteurs."

Il n'a aucun parti-pris de méchanceté, il ne condamne même pas vraiment. Sa voix spectrale, entre le rire et le râle, se charge de condamner à sa place. C'est une étonnante radiographie sonore, une ondulation perpétuelle, comme la rumeur pétillante de l'océan, un feulement sourd qui grignote la vase de propagande dont ses oreilles ont toujours été rebattues.

- "Nuit et Brouillard", ça n'a pas marché. Pour la bonne raison que l'imprévu se régénère dans l'ombre. C'est sa nature. Du coup il y a toujours une fuite quelque part, comprenez-vous, qui finit par éclore au grand jour. Voilà d'où leur est venue l'idée de tout rendre transparent. Quand les Russes ont compris ça, qu'on manipulait mille fois plus efficacement dans la transparence, ils ont rejoint les Yankees en un tour de main. Les Russkofs sont devenus très forts dans certains domaines de la Transparence. Eux aussi ont des légions de blouseux à leur service depuis longtemps. Spoutnik et McCarty étaient de mèche, je ne vous apprends rien. Leurs deux spécialités, désormais, c'est la Mafia et la Myopie. Il y a un dingue, mondialement réputé, qui vous trafique la cornée à la chaîne, cinquante patients l'un après l'autre au scalpel direct dans le globe oculaire, zip! c'est magique, tout s'éclaire. *Nacht und nebel? Raus! kouffff!*... Pas de fumée sans flou, et moins de flou égale plus de flouze, et autant de filous...

- Parlez un peu moins fort, vieux radoteur, on entend que vous ici!

C'est la secrétaire médicale qui vient d'aboyer depuis l'autre bout du couloir. "L'Eva Braun des Ovaires", comme la surnomme Monsieur Balcan. Ses règles douloureuses ont établi sa réputation de part en part de l'étage. Elle a tout essayé, demandé conseil à chacune de ses collègues, rien ne marche. Sa seule issue, c'est sa voix aigrette qui diffuse comme elle peut le dégoulinement ulcéré de ses entrailles.

- Ecoutez-la glâpir, la Monstresse des Menstrues. A croire que je suis son antidote vocal. Voix contre voix, c'est métaphysique. Que voulez-vous, le murmure, c'est pas mon truc. On dit que je suis un insolent provocateur: je ne suis pas insolent,

je réponds au monde selon son offense. Dans un univers d'assoupis, le murmure n'a jamais secoué personne. Il y a une grande sauvagerie refoulée dans le murmure. C'est un hurlement honteux, une velléité de silence, une vocifération qui déprime. C'est pour cela que je me suis ôté la possibilité du murmure. Le médecin m'a dit: "Balcan, si vous n'arrêtez pas les cigarettes aujourd'hui même, je vous donne six mois." C'était il y a cinq mois. L'abruti! Comme si c'était un châtiment de quitter ce monde de blouses blanches et de vitres propres. La mort me sera une grande consolation. Ne vous fiez pas à ma voix: j'ai de l'oreille, et leur contentement servile m'offense chaque jour. Ce sera un soulagement de ne plus entendre le vrombissement imbécile de cette planète. C'est pour ça que je rugis doucement en parlant. C'est ma contre-attaque, vous comprenez. On ne vous a pas appris ça au catéchisme? Si ta main droite te fait horreur, coupe-la! Leurs paroles me font horreur, alors je me suis estropié la voix. Je ne joue pas de la flûte, moi, ni du pipeau. Je dis ce que je pense, et lorsque je ne le dis pas, le grain terrible de ma voix le leur signifie sans appel. Ma voix les juge, ma voix les trouve coupables, et la sentence sera celle de ma mort. Pas la leur, ça non! la mienne, qui me retranchera enfin de leur ignominie. Et pas question d'échapper au brasier, mon petit monsieur. Je veux être réduit en poudre, et dispersé dans la Seine, en aval de l'Ile aux Esclaves, je m'en irai vers le Havre qui portera bien son nom. Dons d'organes? mon cul!

- C'est drôle.

- Qu'est-ce qui est drôle?

- Ce livre, *Histoire de l'Optique*. Tout au long du dix-septième siècle la succession des découvertes est d'une étrange régularité, l'immense et le minuscule s'entrelacent en permanence.

- Vraiment?

- Oui. Par exemple en 1604 Kepler décrit l'accommodation de l'œil, et la même année il observe la supernova du Serpent.

- Un autre exemple?

- En 1609, Galilée construit sa première lunette astronomique faite d'une lentille convergente et d'une divergente, et en 1657 Fermat introduit le principe du temps minimal en optique.

- Qu'est-ce que c'est?

- Je ne suis pas certaine. Je crois que cela correspond à l'idée que la nature emploie toujours les voies les plus courtes.

- Continue.

- En 1663, Robert Hooke observe les cellules du liège à l'aide d'un microscope, et en 1668 Newton construit le premier télescope à réflexion. C'est comme si l'esprit humain avançait et reculait en permanence pour ajuster sa perspective, comme un peintre devant un tableau. Tu m'écoutes Pierre?

- Oui chérie.

- En 1672 Richer et Cassini définissent l'unité astronomique à cent trente-huit millions trois cent soixante-dix mille kilomètres, et en 1674 Antonie Van Leeuwenhoek invente le microscope composé. Un an plus tard, Ole Römer compile les orbites des lunes de Jupiter pour mesurer la vitesse de la lumière...

- Combien?

- Deux cent vingt-sept mille kilomètres par seconde. Et encore un an plus tard, en 1676, Van Leeuwenhoek observe des protozoaires avec son microscope.

- C'est tout?

- Non. En 1678 Huygens introduit le principe des ondes enveloppes.

- C'est quoi?

- Je ne sais pas. Je crois que c'est en rapport avec la vitesse de propagation de la lumière. Et en 1683, Van Leeuwenhoek observe des bactéries avec son microscope.

- Il revient tout le temps, Van Gogh.

- Pas Van Gogh, chéri, Van Leeuwenhoek, Antonie.

- C'était qui?

- Un Hollandais, ami de Vermeer, né la même année à Delft, en 1632. On pense qu'il est un des modèles de *L'Astronome*.

- Il était astronome?

- Non. Il a été maître drapier, puis inspecteur des poids, puis jaugeur des vins et alcools entrant dans la ville, puis curateur des situations financières difficiles. Mais sa vraie passion, ce furent les lentilles.

- Comme le salé?

- Tu es bête. Il commença par fabriquer une adorable petite lentille pour observer une aile d'abeille, qu'il baptisa *microscopia*. On dirait un violon d'or lilliputien. Il tient entre les doigts d'une main, avec une longue clavicule comme manche et une autre petite vis perpendiculaire qui permettent de régler la focale et la position. Le tout mesure sept centimètres. Ce qui est amusant, c'est que l'enseigne de sa boutique de draps était *La Tête d'or*. Une fois qu'il a fixé l'aile d'abeille sur son microscope, il en observe les altérations d'heure en heure, puis de jour en jour. Pour observer une autre aile d'abeille entretemps, il fabrique une autre lentille, et ainsi de suite. Il en a fabriqué plus de cinq cents au cours de sa vie.

- Qui fut longue?

- 1632-1723. Tiens, trente-deux, vingt-trois. Comme si sa propre vie était passée par l'orifice d'une de ses lentilles biconvexes. Il a tout observé, tissus animaux et végétaux, cristaux, fossiles, algues, plaques de tartre dentaire. Il fait la découverte des cellules sanguines et des bactéries. Le 28 avril 1673, il envoie sa première lettre sur la vision des abeilles à la *Royal Society of London*. Tu m'écoutes?

- Oui. « Le 28 avril 1963... »

- 1673, pas 1963. En novembre 1677, il envoie une lettre si subversive qu'elle est écrite en latin. Il laisse à son correspondant, et à ses collègues qu'il nomme "les Philosophes Très Instruits", le soin de la publier ou de la brûler.

- Pourquoi?

- Il vient de découvrir les spermatozoïdes.

- Je ne saigne pas du nez, là ?

- Il leur explique qu'il a pu observer à plusieurs reprises la semence d'un homme en bonne santé, "ni abîmée par le temps ni liquéfiée", dit-il, "immédiatement après l'éjaculation, en tout cas avant que ne se soient écoulés six battements de cœur".

- Pourquoi six?

- Je ne sais pas. Peut-être par référence aux six jours de la Création. "J'ai vu un si grand nombre d'animalcules", écrit-il, "que dans certains cas, mille s'agitaient dans un volume égal à un grain de sable." Il les compare à des "noisettes de terre" munies d'une longue queue qui doit osciller huit à dix fois pour les faire progresser de l'épaisseur d'un cheveu.

- Si je prends un cachet d'aspirine maintenant, mon nez ne risque pas de saigner?

- Il termine sa lettre en affirmant: "Quoi que j'ai pu observer, je l'ai toujours fait sans me souiller d'une façon coupable. J'ai seulement utilisé ce que la Nature dans son cours le plus ordinaire, abandonne après le coït conjugal." Tu m'écoutes, Pierre?

- Oui oui.

- Il est si passionné par les "*animalcula in semine masculinio*" qu'il achève encore avec eux sa dernière lettre à la *Royal Society*, un mois avant sa mort. Dans sa lettre de 1677, il commençait par émettre l'hypothèse de "vaisseaux" ou de "cordes" du liquide séminal, qu'il assimilait alors à des veines, des artères et des nerfs. "Ces vaisseaux étaient si nombreux que j'en ai vu plus, dans une goutte de semence, qu'il n'est donné à un anatomiste d'en voir en une journée entière passée à disséquer des cadavres." Deux ans plus tard, il se livre à des calculs astronomiques, comparant la densité de la population de la Hollande à celle des spermatozoïdes dans une gouttelette de la laitance d'une morue. Il conclut: "A dix animalcules ne correspond

qu'un seul être humain sur la terre." En 1687 il écrit: "Je découvris dans un volume gros comme un grain de sable de cette matière un nombre inimaginable de petits êtres et je pensai qu'aucun général n'avait pu, sur un champ de bataille où s'affrontaient deux armées de cinquante mille soldats, observer de tels mouvements de foules." Je continue?

- ...

- Pierre?

- Je t'écoute, chérie.

- Ce qui lui demeure incompréhensible, c'est la raison de l'incommensurable gaspillage auquel se livre la nature pour créer un homme. Pourquoi tant d'animalcules produits en vain lorsqu'un seul suffit.

- Ça me rappelle ce que disait Monsieur Balcan en parlant de la banque de sperme du sixième étage: "Les Blondinets révisent leurs pertes et profits." Continue.

- Van Leeuwenhoek va élaborer par à-coups sa théorie des animalcules. Il s'oppose à ceux qui en font le produit d'une putréfaction, indépendante de la procréation. Il s'oppose aussi à ceux qui ne voient aucune vitalité dans le sperme mais uniquement une ardeur, la *calor innatus* d'Aristote. En 1685, il considère que le fœtus humain est "dissimulé et emprisonné", ce sont ses mots, dans la tête d'épingle d'un spermatozoïde, comme un poussin dans sa coquille. En 1694, dans son *Traité de Dioptrique*, Hartsoeker dessine un spermatozoïde en coupe, dont la tête contient, "tout courbé et comme en peloton", un homoncule, c'est-à-dire un enfant minuscule en position fœtale. Van Leeuwenhoek n'est pas si radical, mais reste persuadé que seul le spermatozoïde est porteur de l'embryon. L'ovule ne sert qu'à le nourrir.

- L'ovule c'est le jaune d'œuf.

- "Un corps sans vie", écrit Van Leeuwenhoek, "réduit à une substance aqueuse" qui provient de "la suppuration de quelques vaisseaux". Mais il ne va pas plus loin et invoque "l'impénétrable dessein de la Sagesse Suprême".

- La Sale Geste du Sperme?

- La sagesse suprême. Cependant il reste fermement animalculiste contre les ovo-vermistes. Plus tard, révoquant l'hypothèse de Plantade, publiée sous le pseudonyme anagrammatique de Dalenpatius, il refuse d'imaginer que le sperme soit une fourmillère de "nains manqués", comme dira Buffon.

- Tiens! regarde, tu vois, je saigne du nez.

AUJOURD'HUI

Voilà, c'est à peu près l'impression que j'ai.

Le petit Pierre, Lise, Thomas, Claire et le grand Pierre, je vous tiens comprimés au creux de mon poing, comme les osselets du hargneux Arthur, je vous lance en l'air, l'un après l'autre, je vous rattrape, je vous déplace, je vous permute, je tapote trois coups sur la grande feuille, le rideau s'ouvre, je vous fais apparaître à ma guise, le dos collé contre la gracile maille mauve, puis à mon signe vous repartez en coulisse, derrière la longue verticale rose de la marge, comme des osselets, ni plus ni moins, de pauvres minuscules masses d'os cabossées.

La plume glisse avec une telle rapidité sur le papier, je crains presque de vous égratigner en vous crayonnant. Mais je pourrais aussi bien actionner la pompe de mon stylo et vous aspirer tous les cinq, corps et âme, en une grimaçante gorgée d'encre sombre, pour vous recracher dans mon encrier de verre et vous regarder vous liquéfier atrocement entre les spirales fluides d'une infime tornade nocturne. Et puis, qui m'en empêche? vous récupérer en vous aspirant par la plume d'or de mon Parker, pour répandre sur la trame de ma page votre cendre bleutée, et l'éparpiller à nouveau d'un seul souffle.

Je peux aussi continuer de planer calmement au-dessus de votre dernière et première journée, ne pas intervenir, vous regarder remuer sous la cloche cristalline de

mon silence, mon allié d'or, prenant garde de ne pas la briser, vous faisant la grâce, en somme, de mon omnipotente protection.

- Tu as bu trop de ce vin doux, Papa, tu t'es assoupi. Réveille-toi.
- Laisse-moi, je suis fatigué.
- Va te coucher, alors. Je continuerai tout seul, c'est presque fini maintenant.
- Bonne nuit, Élie.
- Bonne nuit, mon père.

Pierre Asomo mit neuf mois à mourir.

Il souffrait d'un mal rarissime, le syndrome de Menkes, une affection génétique neurodégénérative associant à de graves détériorations cérébrales un symptôme étonnant, reconnaissable entre mille: des cheveux blancs, bouclés, cassants, comme la laine d'un mouton de verre.

Mon père, Pierre Asomo, est né la semaine même où son frère aîné disparut. Ce fut mon grand-père, Thomas Asomo, qui choisit de lui transmettre le prénom de son aîné défunt.

Telle est la singulière et déconcertante histoire des deux Pierre. L'un, concocté en éprouvette et congelé pendant de longs mois, se mit à croître quand l'autre entreprit de dépérir. C'est comme s'ils s'étaient passé le mot.

Mon père ne s'en est jamais remis. Il n'a aucun souvenir d'enfance. Toutes les photos, toutes les anecdotes sont celles de l'autre Pierre. Il m'a tout raconté, j'ai tout écrit.

Je m'appelle Élie Asomo.

Il se trouve que j'ai une petite notoriété piquetée de scandale dans un certain milieu. Ma spécialité, c'est les génies. Je prends un écrivain grandiose, je l'étudie avec une minutie farouche. Je repère les traits éclatants, je mets en relief les charnières subtiles entre les trouvailles inouïes, je décortique la moindre nuance de pensée. Bref je fais ce qui ne se fait pas, je lèche la muqueuse des phrases en prenant chaque virgule pour une vérité d'évangile. Je découvre ainsi un modelé insoupçonné, recouvert au fil du temps par une gangue d'aigreur faite de l'accumulation stratifiée des plus invraisemblables inepties, non-sens risibles, ragots envenimés, mensonges blessés, calomnies réitérées, interprétations puériles, admirations nivelantes, animosités extasiées, récitation expurgées, résumés falsificateurs, anecdotes niaises, fumigations scolaires.

Je n'ai alors qu'à placer ma loupe au bon endroit, l'irradiation du grand homme fait le reste. Elle se condense, comme la rosée à la surface de l'herbe, monte lentement telle une colonne de vapeur, plane un peu, puis redescend en piqué à travers la loupe qui concentre sa force sur un point particulièrement sclérosé, et la gangue vole en éclats.

La cuirasse de mensonges se reconstitue toujours très vite, bien sûr. Je prends quelques éraflures au passage, et ça ne m'avance pas à grand-chose. Mais enfin, voilà, c'est mon domaine.

Je n'avais encore jamais parlé de moi ni des miens dans mes livres.

Un soir, l'hiver dernier, je suis allé voir mes parents à l'improviste. Ma mère était absente, et mon père, seul dans le grand salon, toutes les lumières éteintes, n'entendit pas le cliquetis de ma clé dans la serrure.

Il était assis dans son fauteuil de cuir jaune, il parlait avec quelqu'un au téléphone. Il écoutait patiemment son interlocuteur, répondant par bribes. "Je

comprends", "bien sûr", "oui", "c'est vrai". Il parlait doucement, acquiesçant posément à tout.

J'étais intrigué, je ne comprenais pas pourquoi il restait dans le noir.

Je suis allé dans leur chambre à coucher, je décrochai avec délicatesse l'autre combiné pour savoir qui était au bout du fil. Je n'entendis rien.

Mon père parlait dans le vide, il n'y avait personne à l'autre bout de la ligne.

Dehors la pluie se mit à tomber. La vitre de la fenêtre de la chambre était embuée au centre, comme si elle possédait une épine dorsale qui la rendait moins fragile et plus clair à travers elle le ciel phosphorescent gorgé de brume et d'eau.

Je décidai de convaincre mon père de tout me raconter.

Cela faisait déjà longtemps qu'il avait démissionné de l'hôpital Rembrandt après la mort de Monsieur Balcan. Trente ans exactement après cette promenade au Luxembourg où il fut pris d'un vomissement et pensa, sans savoir pourquoi: "Il fallait bien que tout cela remonte un jour à la surface."

Sur le fond je n'ai rien changé à ce que m'a raconté mon père. Chaque détail est parfaitement respecté. Je n'ai eu qu'à appliquer ma loupe sous le rayon cru de ses paroles, une sorte de feu en est résulté et, après soixante-cinq années d'une vie sans histoire, mon père est enfin sorti de son froid.

Stéphane Zagdanski